

Panne d'imagination

Alain Gerbier

Volume 8, Number 1, Fall 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6125ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gerbier, A. (1992). Panne d'imagination. *Brèves littéraires*, 8 (1), 59–64.

ALAIN GERBIER

Panne d'imagination

Cela devait bien faire une heure que Marie était recroquevillée dans son fauteuil et qu'elle fixait Montréal de l'autre côté de la rivière.

Madame la Recteuse de l'Université de Laval avait demandé qu'on ne la dérange sous aucun prétexte avant l'arrivée du ministre.

Recteuse ? C'est ainsi que son titre avait été répertorié, au début de l'année 2002, dans le *Dictionnaire québécois des professions féminines*, sous l'impulsion de l'académicienne Fernande Saint-Jean. «Recteuse», entre «ramoneuse» et «rewritrice» ... une façon pour elle de se souvenir qu'elle avait beaucoup cheminé et noirci bien du papier avant de parvenir à la tête de la plus importante université francophone du continent.

Marie avait délibérément tourné son siège vers le sud et elle observait le reflet du soleil sur le Mont-Royal et la vieille université de Montréal, comme on se concentre sur la lueur d'une chandelle ou la lampe d'un hypnotiseur.

Depuis 13 h 42, elle n'osait plus regarder vers le nord. Ainsi orientée, elle ne pouvait voir, à travers les vitres de la rotonde de son bureau, au 7^e étage de l'immeuble qui dominait le campus de l'île Paton, les pâtés de bungalows (superposés et soutenus par des pilotis) aux noms bucoliques d'échassiers locaux. Mais, psychologiquement désorientée, elle ne pouvait non plus s'empêcher d'imaginer ce panorama qui s'étendait dans son dos et qui avait contribué à la réputation internationale de l'île Jésus. Lorsqu'elle songeait à cette architecture particulière, à ces empilements futuristes et révolutionnaires qui avaient retenu l'attention des plus grands urbanistes, elle sentait monter en elle cette fierté que les messages publicitaires (véhiculés par les radios en circuit fermé dont étaient équipés toutes les toilettes et tous les arrêts d'autobus) avaient inoculée. Cependant, cette satisfaction, quelque peu béate et... municipale, suscitait simultanément un sentiment de honte qui semblait s'en nourrir.

«En d'autres lieux, en d'autres temps, on me jugerait pour haute trahison», pensa-t-elle...

Elle essayait de chasser toutes ces idées indésirables comme des insectes : «Ça y est, j'ai la tête qui bourdonne.»

Son esprit torturé ne savait plus comment évacuer pensées noires, angoisses, peurs, stress qui se bousculaient, s'amoncelaient, pourrissaient... «Les poubelles, c'est mardi», calcula-t-elle, comme pour prendre patience.

Mais elle songea de nouveau aux pelouses synthétiques et aux allées asphaltées sur plates-formes hydrauliques qui montaient et redescendaient jusqu'à la hauteur de chaque garage rue des hérons, des aigrettes ou des flamands roses, dès qu'un Lavallois employé en banlieue, à Montréal ou aux abords de la réserve de Kanawake-Brossard au delà du Saint-Laurent, rentrait chez lui pour regarder la 22^e série de «Lance-et-compte» ou la version rock de «Rue des pignons».

Alors, dans un ultime effort, elle s'astreignit à ne songer qu'à elle. À faire de sa propre vie l'objet de ses réflexions...

Ouf, elle égrenait maintenant ses souvenirs et ils occupaient tout l'espace sur l'écran de sa mémoire.

Elle revoyait— avec cette application qu'enfant, elle mettait à écrire, en labourant le papier de son stylo comme pour graver les lettres dans une sorte d'éternité — chaque étape de sa carrière exemplaire. Le stylo ? — Non, non, surtout ne pas penser au stylo.

Elle s'accrochait désespérement au souvenir de son retour aux études. Elle l'évoquait au ralenti comme pour empêcher ses pensées de s'emballer. Oui, c'est ça; elle était retournée aux études après avoir élevé ses enfants. Elle avait entamé sa carrière d'enseignante sans même imaginer que ce choix la mènerait aussi loin. Elle songeait, comme si cela remontait à des siècles, aux séances houleuses du conseil municipal, où la proposition de nommer l'institution qu'elle dirigeait Claude Ryan ou

Robert Bourassa avait déchaîné les passions. Plusieurs groupes d'étudiants avaient même menacé de décrocher...

Et puis, peu à peu, elle eut le sentiment de retrouver le calme en songeant à son ami Narcisse, qui avait mis sur pied et animé la faculté de médecine avec tant d'énergie que l'institution était maintenant reconnue de l'océan Indien au Pacifique et qu'elle avait attiré deux prix Nobel islandais.

«Quel dommage qu'il soit parti voir son père en Haïti, j'aurais tellement eu besoin de l'avoir ici. Maintenant. À mes côtés. De toute façon, il sera là demain lorsque la nouvelle aura fait le tour du monde...»

Son cœur à cette idée s'accéléra, s'emballa... tant et tant que la sonnerie du téléphone ne réussit pas à l'affoler davantage.

Seul son esprit céda. Le bruit strident ouvrit les vannes au souvenir qu'elle tentait d'endiguer depuis le début de l'après-midi.

Elle entendit de nouveau le «cri» du téléphone, le cri du secrétaire, les cris des gardes de sécurité, les cris des étudiants et les cris étouffés des écrans de télévision en circuit fermé tout à coup ouverts sur l'horreur. Oui, même les écrans (le son coupé, le souffle coupé) lui avaient semblé crier. Elle n'avait pas rêvé : en salle d'anthropologie, un étudiant originaire de la rue des bergeronnettes — frustré de ne pas avoir eu la note A+

pour un travail sur le thème «grandeurs et misères de la carrière politique de Guy Lafleur : y a-t-il matière à paradigme pour les générations futures ?» — avait dévissé la mine de son stylo à bille et, se servant du tube de plastique comme d'une sarbacane, avait silencieusement tué avec des aiguilles à coudre trempées dans le curare, son professeur et seize de ses camarades...

Et puis, au même moment, alors qu'elle repoussait dans son esprit aspiré par le vertige l'équation «jamais deux sans trois», elle assistait, paralysée d'effroi, à l'incroyable spectacle (entrecoupé de publicités maison) de ce vieux professeur qui s'acharnait, à coups de chaise, sur le corps déjà sans vie de l'étudiant blême qui venait de s'étonner de sa lenteur à céder son emploi à plus jeune que lui.

L'assassinat, trois jours plus tôt, d'un gardien pris dans un collet fait de lacets de chaussures de sport fluos et tendu dans un couloir, avait bouleversé la communauté universitaire.

Cette fois, c'est le monde entier qui basculait. La ville de Laval qui soudain était maudite...

— Allô, fit-elle d'une voix blanche ?

— Madame, le ministre est là...

Elle eut à peine le temps de raccrocher.

— Je vous salue Marie...

— Laissez faire la grâce, dit-elle sèchement, sans cacher son aversion pour ce politicien qu'elle n'avait jamais vu dépité, jamais surpris autrement qu'enflé par

son autosatisfaction. Même le jour de l'inauguration du pavillon de médecine vétérinaire, où les étudiants avaient placé une punaise sur son fauteuil, il ne s'était pas «dégonflé».

Elle n'avait pas besoin de l'écouter pour l'entendre. Il lui annonçait qu'on allait «supprimer les stylos, et les chaises, et les lacets dans cette université et les autres, afin que de telles tragédies ne se reproduisent pas».

Elle imagina un instant qu'en se concentrant et en aspirant très fort elle aurait le pouvoir mental de le faire disparaître. Elle réussirait peut-être à le faire se volatiliser, à l'expédier dans un autre monde où l'on songerait davantage à s'attaquer aux causes qu'à faire de l'effet avec des mesures qui ne touchent que des instruments circonstanciels. Mais elle se ravisa.

«D'autres, réussit-elle à se dire avec un calme et une sérénité dont elle se surprit, seraient capables d'interdire de penser dans les universités...»